

Daniel Vidal

Valérie Sottocasa, *Mémoires affrontées. Protestants et catholiques face à la Révolution dans les montagnes du Languedoc*

Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, 410
p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Daniel Vidal, « Valérie Sottocasa, *Mémoires affrontées. Protestants et catholiques face à la Révolution dans les montagnes du Languedoc* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 134 | avril - juin 2006, document 134-82, mis en ligne le 12 septembre 2006, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/3630>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://assr.revues.org/3630>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Daniel Vidal

Valérie Sottocasa, *Mémoires affrontées. Protestants et catholiques face à la Révolution dans les montagnes du Languedoc*

Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, 410 p.

Pagination de l'édition papier : p. 147-299

- 1 Voici un ouvrage exemplaire d'expérimentation historique : afin de prendre la mesure, sur une longue durée, du travail de la « mémoire » à travers les conflits politiques, et donner sens aux événements sociaux qui œuvrent au cœur des identités culturelles instituées depuis plusieurs siècles, Valérie Sottocasa opère une coupe géopolitique franche, qui épouse exactement la frontière de religion délimitant depuis la fin des guerres du XVII^e siècle les terres calvinistes et catholiques dans l'arc languedocien, du Castrais aux plateaux ardéchois. Cette unité de lieu et cette dualité pérenne de mouvances religieuses sont soumises à l'épreuve de la Révolution de 89, et l'auteur explore avec une minutie et une passion des faits, fussent-ils en apparence les plus anodins, le cheminement du « traumatisme » politique dans un tissu social qui n'est tant stabilisé pour chacune des parties en présence, qu'il est d'une extrême fragilité dès lors qu'un événement majeur vient en corrompre la trame. Recherche sur le travail de la mémoire collective, la persistance des « mentalités », l'intrication d'un contexte politique en mutation profonde et des pratiques d'acteurs sociaux requis, au nom de cette mémoire, et en fonction de cette donnée identitaire, d'intervenir dans le champ religieux selon des modalités d'action et des choix politiques opposés, libérant de grandes violences, et réactivant des haines et des images d'autrui sédimentées par plusieurs tragédies d'histoire, mémorisées comme faits héroïques passés en légende.
- 2 L'irruption révolutionnaire ne provoque pas, à son début, des réactions très différentes selon la mouvance religieuse : mêmes troubles frumentaires témoignant des grandes peurs de famine, mêmes contestations violentes des symboles de la féodalité. Très vite, cependant, un événement va porter à son paroxysme la confrontation séculaire des populations attachées au culte romain et les communautés acquises à la Réforme. La Constitution civile du clergé s'inscrit au vif des tensions latentes, réactive des antagonismes inexpiables, et ranime des souffrances inapaisées. Aux « patriotes » qui formeront, pendant tout l'épisode révolutionnaire, et sous des formes d'organisation diversifiées, des plus modérées aux plus radicales, les réseaux fidèles aux décisions et actes de la Révolution, s'oppose un large camp d'insoumis, s'insurgeant contre le serment imposé aux prêtres, et toutes autres formes de soutien aux nouveaux maîtres des lois et du droit. Les patriotes viennent pour l'essentiel des vastes zones réformées, Cévennes méridionales, plaines gardoises et partie des paroisses ardéchoises. Les insoumis drainent en quasi-totalité les peuples catholiques campés en leurs territoires emblématiques : hautes terres lozériennes, foyers aveyronnais, aires ou isolats de Tarn ou d'Hérault. Géographie sans surprise, telle quelle héritée des fractures de religions fichées en la mémoire collective comme autant de repères indissolubles. Les soutiens de la Révolution se recrutent en toutes couches sociales : mais on remarque que les groupes les plus extrêmes, telle la « Bande noire » de Saint-Affrique, rassemblent les fils de familles réformées éminentes – et il est capital de comprendre cette conjonction d'une appartenance religieuse minoritaire et toujours soumise à oppression, et d'une adhésion aux pratiques, sinon aux légitimations, d'une Terreur que Paris théorise. De la même façon, à fronts renversés, le catholicisme languedocien, autour de ses acteurs les plus centraux, va constituer des foyers de résistances, allant jusqu'à l'insoumission armée, se réclamant très clairement d'un projet de restauration royaliste. La Vendée offre, à l'évidence, à ce projet un modèle d'accomplissement politique, mais sans

l'intensité de la violence et de la répression, et sans son aboutissement de désolation. Cette « chouannerie », aussitôt qualifiée de brigandage, témoigne ainsi de l'irruption des impératifs politiques nationaux, selon le clivage religieux qui sépare depuis de longues décennies les deux sociétés. Chaque événement politique trouve immédiatement disponibles ses acteurs privilégiés. On l'a noté de la constitution civile du clergé – véritable « révélateur » de la permanence des grandes émotions religieuses du XVI^e. La conscription rencontre dans l'aire réformée une faveur massive, quand les zones de puissante catholicité s'y opposent ou s'y dérobent. La chute de Robespierre libère plus encore les hostilités entre les deux « camps » : à la radicalité des mouvements patriotes succède la première « terreur blanche », contre la « déchristianisation » et le recrutement des volontaires. Une précision, cependant, qui atténue quelque peu la symétrie parfaite des allégeances religieuses et des engagements politiques. Si l'auteur montre avec une précision extrême, pour chaque phase du processus révolutionnaire, la corrélation massive entre appartenance à l'Église romaine et actions « contre-révolutionnaires » d'égale intensité en ces montagnes languedociennes, le propos doit être nuancé concernant la population protestante. Sans doute fut-elle dans sa profondeur acquise dès le début à la Révolution, mais selon des modalités différenciées – une bourgeoisie calviniste plutôt fédéraliste et girondine se distingue d'un peuple huguenot « patriote », très engagé dans la mouvance jacobine. Pour l'essentiel, ces modulations ne contreviennent pas à la thèse générale de positionnement politique étroitement articulé à des « sensibilités » religieuses, et à la mémoire qui les soutient.

- 3 La méthode « régressive », appliquée par V. Sottocasa à cette véritable recherche des temps critiques parce qu'originels, obéit aux réquisits méthodologiques mis en œuvre dans les travaux de Jean Nicolas (*La Rébellion française, mouvements populaires et conscience sociale, 1661-1789*, Paris, Seuil, 2002) : comprendre le présent dans le contexte d'une mémoire vive des temps passés, et réactualiser ceux-ci à la lumière de ce qui advient aujourd'hui. L'objectif est ici magistralement atteint, et l'on peut suivre ce chemin à rebrousse-pente marqué de toute la rigueur d'une écriture historique, la mobilisation exceptionnelle d'une documentation de premier plan, et la finesse des microanalyses renvoyant sans équivoque aux enjeux nationaux. L'ouvrage pose alors au sociologue des questions fondamentales, que toute une école d'historiens, avec Michel Vovelle et Philippe Joutard, formule et qui orientent leurs travaux pionniers. Ainsi des notions d'identité, de sensibilité, de mémoire, pièces capitales dans le dispositif de recherche mis en place. Il ne fait aucun doute que nul événement ne se produit en l'histoire qui ne s'inscrive dans un réseau de significations déjà là, qui constitue un « contexte de réception » que l'analyse doit mettre au net pour comprendre la raison des actes et de pratiques sociales induites par cet événement. Il y a cependant un risque : que le « contexte » n'en vienne, ainsi sollicité, à prendre la place du « texte », et que ce qui fut soit tenu pour raison nécessaire et suffisante de ce qui est. Autrement dit, si l'engagement des Réformés languedociens aux côtés de la Révolution, y compris en ses initiatives les plus extrêmes, implique le rappel des heures de gloire de la guerre des Camisards, et de leur moment « prophétique », le modèle refaisant surface est sans doute un « écran » qui permet à toute une société de se projeter vers l'incertitude d'un avenir à inventer, avec la certitude d'un passé dûment accompli, qui garantit la « légitimité » de cet engagement. Mais cet écran fait en même temps obstacle, sinon leurre, pour cette société qui dès lors, éclairée par son passé, marcherait à l'aveugle vers son avenir. C'est, sans doute, dans ce double jeu de la « mémoire », qu'il faut comprendre le basculement d'un signifiant central tel que celui de « fanatisme », dont V. Sottocasa analyse avec pertinence l'inversion de sens du début à la fin du XVIII^e siècle. Dans la phase « camisarde » de l'insoumission huguenote, fanatiques étaient dits les réformés en armes ou « opiniâtres », refusant les dogmes romains, les rites et les pratiques qui s'y rattachaient. Fanatiques seront dits, au temps de la Révolution, les catholiques insurgés contre les décisions « sacrilèges » de l'État, et versant en violence au nom d'une culture menacée. C'est dire aussi bien que les « sensibilités » ou les mémoires, tout comme ces signifiants assez flottants pour transiter de l'une à l'autre des communautés en conflit, ne constituent pas des entités coagulées en un temps une fois pour toutes décliné au passé. Il conviendrait alors, pour bien comprendre cette « réactivation » d'éléments constitutifs

d'une identité collective, lors de ruptures historiques majeures, de différencier nettement deux ordres de temporalité. Le temps du présent, qui réclame des pratiques, des stratégies, des choix politiques, au coup par coup, et l'invention quotidienne d'un avenir pensable. Et le temps de la « mémoire », temps paradoxalement immémorial, puisqu'organisant au plus intime de chaque « société » la cartographie de son identité collective. Ce temps ne relève pas des catégories du temps historique : il est à la fois immobile, doté d'un fort coefficient de permanence, et, en ce sens, plus présent que le présent même du temps de l'histoire – et dès lors plus immédiatement mobilisable à chaque moment de la vie d'une collectivité, et plus soudainement encore lorsque cette collectivité s'estime en danger ou en situation de possible « revanche ». Si l'on a pu dire que les « sensibilités » réformée et catholique étaient fondées en « légende » – légendaire camisard, mémoire sédimentée des heures de gloire de l'Église triomphante, mais en amont, pour l'une et l'autre communautés, héroïsation des massacres subis au temps des guerres de religions –, sans doute est-ce là l'indice d'une disjonction radicale entre la temporalité proprement historique, et la temporalité où se déploient et se stabilisent les processus identitaires. Ceux-ci forment des ressources inaliénables et toujours opératoires, qui ne cessent de jouer, en sourdine ou en grande véhémence, dans la pratique des acteurs sociaux. À rigoureusement parler, les événements révolutionnaires de 89 ne « réactivent » pas, dans ce Languedoc lesté de confrontations religieuses, quelque « mémoire » en attente de reconnaissance, non plus que cette « sensibilité ». Il se produit une brusque conjonction des deux temps, l'histoire et ses incertitudes entrant en exacte consonance avec une mémoire relevant d'un présent porté à l'absolu de sa formule. Temps de l'événement se déployant dans l'effervescence de l'actualité – temps de la mémoire saturant le présent jusqu'à pouvoir se dire *présent absolu* : ainsi se mettent en place des transferts permanents de l'une à l'autre de ces temporalités, « mentalités » et « sensibilités » participant de cette présence active d'une mémoire sans défaut, dont les événements révolutionnaires vont avérer sans cesse la pertinence. Jusqu'à ce qu'à leur tour, ainsi que l'analyse V. Sottocasa, ils entrent dans l'économie d'une mémoire à l'infini recommencée. Et servent de nouveaux repères dans une histoire ouverte à toutes les blessures collectives. Par les questionnements qu'il provoque, les pistes de réflexion qu'il sollicite, et l'efficacité remarquable de la thèse portant entremêlement et contemporanéité des temps de l'histoire et de l'atemporalité des sensibilités et des « mémoires affrontées » en un Languedoc déchiré entre allégeances religieuses irréconciliables, l'ouvrage de Valérie Sottocasa apporte une contribution essentielle et largement novatrice au grand courant d'« histoire des mentalités » qui trouve ici une exemplaire puissance de conviction.

Pour citer cet article

Référence électronique

Daniel Vidal, « Valérie Sottocasa, *Mémoires affrontées. Protestants et catholiques face à la Révolution dans les montagnes du Languedoc* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 134 | avril - juin 2006, document 134-82, mis en ligne le 12 septembre 2006, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/3630>

Référence papier

Daniel Vidal, « Valérie Sottocasa, *Mémoires affrontées. Protestants et catholiques face à la Révolution dans les montagnes du Languedoc* », *Archives de sciences sociales des religions*, 134 | 2006, 147-299.

Droits d'auteur

© Archives de sciences sociales des religions

